

L'homme et sa double origine

LE THÈME

L'homme a une double origine : l'une céleste, l'autre terrestre ; l'une naturelle, l'autre surnaturelle. Nous connaissons tous cet axiome. Mais qui de nous le traite sérieusement comme l'expression d'une promesse, d'une expérience et d'une vocation ?

Personne ne met en doute l'origine "terrestre" de l'Homme. Parler de son origine céleste, en revanche, c'est manifestement faire appel à la croyance ou aux convictions. Comme pour bien d'autres concernant des vérités premières, le sens de ce principe se perd dans l'ensemble d'une vision purement profane du réel et le demi-jour d'un monde plus ou moins imaginaire, qui n'a plus rien de commun avec la "réalité" telle que nous la concevons. Pourtant il s'agit de tout autre chose.

p. 09

Lentement, pour devenir un être humain, l'homme se libère du pouvoir de la seule nature. Il se réalise d'abord dans le "moi" primaire, attaché à son plaisir et à sa sécurité, puis dans la "personnalité" qui domine les pulsions et les sentiments. Elle l'éveille au sens des valeurs qu'il devient alors prêt à servir. Mais tout ce que, devenu indépendant, l'Homme accomplit par ses propres forces et sous sa propre responsabilité lui sera bénéfique dans la seule mesure où il reste en contact, conscient ou inconscient, avec l'unité originelle de la Vie présente en son Être essentiel. Pour que cette vie devienne vraiment créatrice selon le mode Humain, il faut que l'Homme se découvre et renaisse par elle. Il doit ensuite s'en émanciper pour finalement lui rendre témoignage en toute liberté dans le langage de la condition humaine, par sa façon d'être et d'agir dans le monde.

L'anthropologie qui nous a dominés pendant des siècles se révèle trop étroite. Elle réduit la totalité de l'homme à ses cinq sens, sa raison, son appartenance à une communauté et sa fidélité aux valeurs et à l'ordre existentiels. Au-delà commence le "transcendant", qui est du domaine de la foi. Transcendant, certainement, dans la mesure où cet « au-delà » va plus loin que l'horizon du "moi" profane naturel. Mais il faut justement apprendre à admettre que l'essence même de l'homme dépasse cet horizon et que la transcendance, immanente en lui, constitue son Être. Il y a encore autre chose à ajouter : cet Être, cette transcendance qui nous habite, ne se situe plus sur le seul plan de la foi, ou de la croyance. Elle entre dans le domaine de l'expérience et devient "connaissance".

p. 10-11

...« repartir à zéro ». Les parents, les éducateurs, les responsables de la jeunesse savent-ils que la soudaine conscience de ce que nous sommes selon notre Être essentiel peut signifier l'éveil à une autre réalité qui engage dans une vie nouvelle ? Pourtant c'est ainsi. Il faut aller vers ce — ou celui — que nous sommes en notre

Être. Nous devons pour cela mourir à notre existence d'enfants de ce monde et renaître à notre Être surnaturel. C'est un fait inouï. Cependant il appartient à la connaissance primordiale de la grande tradition et de ses maîtres. L'Homme, tout Homme, est fondamentalement attiré vers elle par son Être essentiel. Chacun de nous est-il appelé à percevoir cette connaissance ? Appartient-elle aux élus qui éprouvent et réalisent pleinement son sens ? C'est une autre question. Mais il est temps de donner au plus grand nombre possible la chance de le discerner. Les appelés auront besoin de courage pour s'affranchir d'images et de formes qui représentaient, pour la génération précédente, le mystère, mais qui obscurcissent la vérité intégrale. Elles retardent l'évolution d'un sujet prêt à l'expérience surnaturelle d'une réalité réservée jusqu'ici à la foi de l'Homme naturel.

L'Être caché abat maintenant les murailles qui le masquaient et empêchaient l'Homme de parvenir par l'expérience à sa pleine conscience. *Ce qu'il voit à présent par les yeux de son Être essentiel est expérience, promesse et vocation.* Il peut répondre oui ou non. *En cela consiste sa liberté, la seule qu'il possède.* Il peut saisir ou laisser échapper la chance qui s'offre à lui quand s'ouvre l'œil intérieur*. Il peut accepter "l'impossible" ou se retrancher dans le possible. Il peut s'abandonner, soit au doute, soit à la foi créatrice dont l'éclosion rend possible l'impossible.

* « Faire connaître son "inconnu" est la chose importante — et garder le non connu toujours au-delà de vous-même. »

O'Keeffe était animée par sa passion pour la Vie et son désir d'examiner ce qui lui était inconnu.

« Tout ce que vous faites, peu importe la taille de votre entreprise, est une partie importante de votre exploration de qui vous êtes. Comment allez-vous faire connaître votre inconnu ? »

Georgia O'Keeffe, peintre américaine [1887-1986]

et voir Boris Cyrulnik dans : « l'imperçu » [Neurologue, psychiatre et psychanalyste]

<https://www.babelio.com/livres/CyruLnik-Lensorcellement-du-monde/2326#critiques>

(notes du transcripteur)

p. 13

Faire confiance à la force créatrice de transformation, à la foi libérée par l'expérience, n'est ni une imprudence ni un enfantillage. Refuser de l'admettre quand elle s'éveille c'est, par contre, trahir notre origine supra-terrestre. Car l'homme doit parfaire dans l'univers "l'œuvre de Dieu"⁽¹⁾. Notre thème est posé :

Nous avons une origine céleste. Nous sommes les enfants non seulement du monde mais de "l'œuvre de Dieu", appelés ainsi à la maturité. Nous sommes frères du Christ en notre Être essentiel et nous participons à son royaume qui n'est pas de "ce monde"*. Nous sommes appelés à devenir des personnes, c'est-à-dire tels que le Verbe qui nous habite puisse, à travers nous, résonner dans le/"ce monde".

Nous sommes appelés aussi à témoigner de sa présence intemporelle et à la rendre

féconde dans l'espace et le temps.

Non seulement nous sommes aptes à croire à notre origine infinie, mais nous pouvons en prendre intimement conscience par une expérience particulière. Si nous répondons à cet appel, nous suivrons la voie de transformation grâce à laquelle, dans notre origine naturelle, nous témoignerons de notre origine divine. Mais tout ceci nous restera caché tant que la lumière qui nous habite sera masquée par l'obscurité de l'esprit objectivement définissant et par une conscience moyenâgeuse du péché. Il faut avoir le courage de regarder la lumière de la promesse, car à chacun de nous est donné et prescrit, une fois atteint le degré nécessaire, de prendre conscience de notre qualité "d'enfants de Dieu". Pour qu'elle s'épanouisse, il suffit de posséder la simplicité du cœur qui dissipe le brouillard de la peur et accepte ce que l'intelligence ne peut saisir, ni la volonté accomplir. Oser vivre la promesse comme une vocation, telle est la source et le sens de la Voie sur laquelle l'Être infini de l'homme, devenu l'intime conscience qui l'engage, peut prendre forme dans notre existence finie.

(1) "dieu" racine indo-européenne "deiws" qui signifie « lumière céleste » se rattachant au sanskrit "devas", le grec "theos", le latin "deus", et le français "dieu" ; et dans ce contexte, propre à l'intériorité de l'Humain en particulier en tant qu'espèce d'une l'évolution sur la Terre.

* celui de l'exclusivisme du "petit moi/ego" existentiel. (notes du transcripteur)

p. 14

cela signifie que l'Homme ne se limite pas au "moi" conditionné par le monde. Puisqu'il n'est pas seulement par la "chair" mais aussi par "l'esprit", il est un être non contingent et il appartient au « *royaume qui n'est pas de ce monde* ». La substance de toute expérience de l'Être est un événement spirituel où le mystère infini, le Verbe créateur, se révèle en tant que centre de la vie consciente. Il ne s'agit plus alors d'une question de croyance mais du fruit d'une expérience qui transforme tout, d'une expérience où "l'Être surnaturel" abolit un ordre d'existence plein de souffrances. Avec ce tournant commencent "les temps nouveaux".

Dès que l'Homme non encore transformé a dominé sa nature primitive, il se considère comme un sujet autonome dont le savoir est "objectif" et le comportement indépendant. Il prend ce qu'il éprouve pour des faits. Dans ce qu'il perçoit, il voit des objets de pensée ou des buts de volonté qui lui sont donnés pour son propre usage afin qu'il les organise à sa convenance. Tout lui devient objet ou opposé : l'autre, le toi aussi, et même "Dieu". Il juge bon ou mauvais ce qu'il comprend comme tel selon sa propre conception du bien et du mal.

Mais la percée vers l'Être et la renaissance qu'il suscite font éclater les limites du "moi". L'Homme se croyait le maître à qui tout obéit : cette illusion s'évanouit maintenant. Devenu ce qu'il est en vérité, il se sent subordonné à un "Autre", qui est au-dessus de lui. A travers toute peine et toute contingence, cet "Autre" le soutient, le dirige, l'appelle et, en un sens nouveau, le rend libre et puissant vis-à-vis du monde.

Cela, il l'était déjà fondamentalement. Il l'est au-delà du temps, dans son Être essentiel, par l'origine dont il ne déchoit jamais et qui demeure cachée dans son "moi" existentiel. La seule question est de savoir quand il s'y découvre. Car, sujet conscient, il "est" ce qu'il est dans la seule mesure où il le perçoit intimement. Par cette prise de conscience, il se reconnaît citoyen de deux univers : du monde spatio-temporel contingent, mais aussi d'une autre réalité, absolue, au-dessus du temps et de l'espace. Ces deux aspects sont inhérents à l'homme intégral. Reconnaître l'exigence de chacun d'eux, les admettre, supporter leur antagonisme et rendre finalement possible leur intégration afin de devenir une personne à part entière, tels sont le sens et le but de la voie intérieure.

p. 17-18

Tout au long de notre vie le monde nous attire au-dehors et l'Être essentiel nous appelle du dedans, et vers l'intériorité. "*Le Monde*" réclame savoir et pouvoir. L'Être exige l'oubli de ce que nous savons et pouvons au profit de la maturation spirituelle. "*Au Monde*" il faut une activité ininterrompue. Le Soi nous demande seulement d'accueillir ce que nous sommes au plus profond de nous-mêmes. "*Le Monde*" pousse sans répit au rendement et fait aspirer à la stabilité d'une position bien assise. L'Être veut que, tournés vers lui, nous ne le perdions pas au profit de la sécurité et de l'immobilisme. "*Le Monde*" nous engage à parler et agir sans cesse. L'Être essentiel exige que, dans le silence, nous nous abandonnions à son action sans agir nous-mêmes. "*Le Monde*" nous contraint à penser à notre sûreté. L'Être essentiel donne le courage de prendre constamment de nouveaux risques. Nous soumettons "*le Monde*" en le définissant et en l'expliquant. Le Soi s'ouvre à nous lorsque nous ne le définissons pas et que nous supportons l'inexplicable. Dans "*le Monde*" nous cherchons à nous rassurer. La force de l'Être essentiel qui nous porte se manifeste lorsque nous abandonnons ce qui nous reconforte et nous soutient. Par le renoncement aux richesses du monde, et seulement ainsi, l'Être ne cessera pas de nous combler. Nous voulons une existence sans danger et protégée de la douleur. La maturité dans le Soi passe par l'insécurité et la souffrance, croît dans la douleur et ne porte son fruit que dans le mourir*.

* ceci n'est pas sans rappeler « L'Alchimie de la Souffrance » du grand maître tibétain Jamgon Kongtrul Lodrö Thayé [1813 - 1899] un des fondateurs du mouvement Rimé au Tibet, visant à rompre le sectarisme qui divisait les écoles, tout en conservant à chacune leurs instructions et leurs spécificités (voir édit. Yiga Tcheu Dzinn, Plaigne - Toulon-sur-Arroux France 1982)

p. 19

L'Homme se trouve devant une double tâche : d'une part former "le Monde" par son œuvre, de l'autre mûrir sur la voie intérieure. "Le Monde" exige de lui qu'il s'affirme et se classe par l'efficiencia ; il faut qu'il serve avec fidélité la communauté et ses valeurs durables. Dans certains cas, l'Être présent en nous peut nous demander de

rejeter toutes les exigences “du Monde” et d’opposer notre volonté à celle de la communauté. Parvenu au terme d’une évolution motivée par le seul appel de l’Être, l’homme est libéré non seulement de sa dépendance, mais aussi de toute obligation à l’égard “du Monde”. Délivré de ses liens terrestres, dissous dans l’Être, il cesse d’être un « homme parmi nous ».

p. 19-20

*La vie chrétienne embrasse et unit la vision de l’Orient et celle de l’Occident. Elle veut que l’Homme perçoive son origine céleste en la manifestant dans le monde de son origine terrestre. La voie intérieure ne mène pas alors hors “du Monde”. Elle ne se pose pas en ennemie de “l’extérieur” car elle comprend aussi l’intériorité de tout, du monde et de toutes choses. * L’expérience de la fusion dans l’unité de l’Être est en contradiction avec “l’être-dans-le-monde” tant que l’on ne voit pas également le dedans dans le dehors. L’enracinement dans l’Être ne s’oppose pas aux exigences “du Monde”. Il est, au contraire, la condition qui permet de les remplir d’une façon adéquate. C’est par le contact avec l’Être en nous que le monde lui-même peut être perçu dans son essence. « Si l’œil n’était pas ensoleillé, il ne pourrait jamais apercevoir le soleil. »...*

(...autrement dit : « “Dieu”, ou la “Sagesse Primordiale” de l’Absolu, n’ont-ils pas besoin de nous pour se connaître ? ... dans notre corps de chair, et pouvoir se reconnaître en nous, et Être ?... » [n. du transcripteur])

* nous pouvons aisément également développer cette approche dans le Do Dé Gyen ཐཱཱ་ཤ་ཚེན་པོ་མདོ་སྐྱེའི་རྒྱན་ (Ornement des Sutras) de l’activité des “vœux tantriques” du bodhisattva Vajrayana de l’Inde du VII^{ème} siècle et du Tibet ultérieurement jusqu’à nos jours...)

p. 20

L’Homme ne désire jamais vivre uniquement pour subsister. Il veut se vivre et se réaliser comme un certain sujet, dans une certaine forme déterminée de lui-même et de son univers, et s’accomplir selon son Être essentiel. De plus, qu’il le sache ou non, malgré la contingence de son existence terrestre, il voudrait toujours devenir tel qu’il puisse manifester cet Être surnaturel présent dans son essence. Où trouvons-nous ceci dans notre enseignement et notre éducation ? La vivante exigence de sa conscience et une perpétuelle aspiration de son Être essentiel poussent l’homme à se réaliser en une certaine forme où l’Être présent en lui puisse apparaître inaltéré. Cela ne serait possible que dans une harmonie entre ce qu’est l’homme, du fait de son origine divine et par son Être essentiel — et il voudrait le réaliser aussi dans le monde —, et ce que, sujet conscient soumis aux circonstances du monde, il est contraint d’être.

p. 20-21

A travers tous les changements du devenir, un facteur individuel constant nous porte à accomplir une forme déterminée dont la vérité indiscutable est notre désir et notre

vocation. Cette force agissante est « l'image innée » présente en notre Être essentiel. Elle est notre Être conçu comme la structure de vie vers laquelle nous entraîne et nous engage, sans erreur possible, la formule de devenir qui détermine notre aspiration fondamentale et notre voie intérieure. L' Être essentiel est, en soi, une voie intérieure plus encore qu'une image. C'est la seule voie sur laquelle chacun, par une succession de degrés et d'étapes, peut accomplir sa vie dans la vérité. L'Être essentiel d'un homme est la voie qui lui est inhérente. Elle est sa vérité, sa vie, sa promesse, sa tâche. Elle est son épanouissement et le sens de son existence.

p. 21

Lorsque, dans ce livre, nous parlons de transcendance, qu'entendons-nous par là ? Nous entendons ce qui dépasse, d'une manière inexplicable, l'horizon des sentiments et du savoir naturels. C'est l'Être insondable de tous les êtres et le tissu de toute vie, l'Être surnaturel au-delà des contraires. Par transcendance nous entendons la Vie elle-même, la grande Vie qui est au-delà de la vie et de la mort. Nous parlons de l'Être qui anime toutes choses et auquel nous participons selon le mode individuel de notre propre Être essentiel, la Vie dans et par laquelle nous sommes et nous pouvons devenir vraiment nous-mêmes. La Vie qui nous reprend et nous engendre toujours de nouveau, notre source, notre sens essentiel et notre véritable origine. Elle veut transparaître en nous et à travers nous en tant que personnes véritables, c'est-à-dire dans notre vie, notre savoir, notre action et notre amour dans le monde.

p. 21-22

L'Homme adulte perd de vue sa patrie originelle. La maturité la lui fait retrouver à un niveau supérieur. Il la retrouve quand le mystère de son Être essentiel le touche au point de lui faire percevoir son origine céleste comme un bonheur, une libération et une vocation. C'est de cette perception qu'il s'agit aujourd'hui. Elle implique une nouvelle conscience dont la nécessité se fait sentir chaque jour davantage. Dans notre atmosphère toujours plus sèche et plus dépersonnalisée, l'importance des expériences personnelles s'accroît. Elle devrait s'imposer encore davantage à l'attention. Et cependant, avec quelle rapidité voyons-nous chaque jour les expériences les plus intimement éprouvées se dégrader au niveau de la conscience objective. Celle-ci les étiquette, les classe et elles cessent d'être fécondes. Ainsi la conscience « non objective » reste in-évoluée et l'on rejette l'instrument le plus efficace du progrès sur la voie intérieure. Retrouver une conscience conforme à l'Être est donc, au seuil de la Voie, une tâche capitale.

p. 23

Reconnaître que l'on est une partie du Tout, que l'on est même le Tout selon sa modalité de partie, exige une certaine forme de conscience. Une conscience différente de celle qui voit comme séparé et distinct d'elle-même le Tout dans lequel elle est et qui est en elle.

p. 25

Le "moi" prisonnier de sa coquille

” s'en tient obstinément à ce qu'il a acquis, intérieurement ou extérieurement, et souffre de tout changement. Il voit sans cesse remettre en question des “positions” qui lui semblent objectivement sûres : ses théories et ses « opinions sur le monde », ou encore ses positions pratiques, utilitaires ou éthiques. Ses soucis et son angoisse ne lui laissent pas de repos. Il souffre des contradictions entre l'image idéale qu'il se fait de la vie et de lui-même et ce qu'ils sont en fait. Il se défend en se retranchant obstinément, souvent en dépit d'objections valables, derrière son « point de vue » ou son “système”. Ses convictions et ses actes sont déterminés par des idées arrêtées sur le réel, ou ce qui devrait être tel. En fin de compte, il n'admet que l'explicable et l'irréprochable parce que c'est « parfait en soi ». Il se sent donc contraint de classer, vérifier, corriger, défendre, assurer sans cesse, et de tenter de “faire” encore mieux. Ainsi la plénitude de la Vie qui lui est destinée est-elle sacrifiée à la rigueur de son point de vue éthique.

p. 47-48

L'ouverture et le don de soi lui sont interdits car sa conscience de lui-même, manquant du soutien de son Être essentiel, l'oblige à rester sans cesse sur la défensive. Parce qu'il n'a pas de racines dans l'Être, tout geste oblatif lui fait craindre de s'abandonner. Peu enclin à se rapprocher des autres, il ne participe pas aux forces qui soutiennent et protègent la communauté et, comme il se ferme à tout contact authentique, il n'a pas non plus part aux forces supra-personnelles de la grande nature et de la spiritualité qui, au-delà de la simple relation, ouvrent au contact véritable.

L'Homme captif de son “moi” est étranger à sa propre profondeur. Il s'est coupé de son Être essentiel et par là de la plénitude régénératrice des forces d'ordre et d'unification vivantes en lui par l'Être qui transcende tout ordre existentiel. Comme il admet exclusivement ce qui ne met pas en question une “position” farouchement défendue, il s'isole non seulement des forces amies universelles dont le flot coule vers lui mais aussi — et jusqu'à la stérilité — de sa propre source intérieure de force structurante. Parce qu'il ne peut pas s'intégrer à sa nature profonde, il s'immobilise sans se transformer ni mûrir. Finalement, même *la réussite dans le monde* ne lui permet pas de surmonter son indigence intérieure. Bien au contraire, le succès l'engage toujours davantage dans une impasse. Ce succès qu'il tient de ses propres forces ne fait que durcir et élever encore le mur qui le sépare de son Être essentiel. Ainsi s'explique le fait, inexplicable en apparence, que la renommée seule ne soit pas, même pour le “juste”, un bienfait durable. En effet, chez l'homme “arrivé”, l'anxiété, la méfiance et le vide augmentent souvent dans la mesure même où, environné d'admiration et d'envie, il s'impose et “s'élève”. Plus sa situation gagne en importance, plus il risque, faute d'appui en son Être essentiel, de voir s'effondrer son édifice social auquel manque une base intérieure indépendante des circonstances. Car seul est durable en ce monde ce qui s'enracine dans le surnaturel.

p. 49-50

A l'Homme qui n'est pas parvenu au "moi"(structuré), s'affirmer dans l'existence pose un constant problème. Il passe d'un état de faiblesse totale — car il est dépossédé de lui-même et *le monde* fait de lui ce qu'il veut — a des accès d'instinct de conservation faits de réactions inadéquates, agressives ou défensives, par lesquelles il cherche à compenser son sentiment d'impuissance. Les forces organisatrices et structurantes sont également déficientes chez lui. Son désordre et son imprécision intérieurs se reflètent au dehors par l'inaptitude — dont il souffre — à organiser sa vie et son environnement. Le constant danger de se perdre en s'adaptant engendre chez lui une tendance à se replier craintivement sur lui-même.

Parfois il s'arrange en adoptant des attitudes et des singularités d'emprunt auxquelles il se tient minutieusement. Pourtant, étrangères à sa personnalité, elles sont vides de vie intérieure. Il souffre de son Être essentiel méconnu car il ne peut le manifester, faute d'une forme qui maintienne la fermeté du "moi"(structuré). Pour l'Homme "sans moi"(structuré), il n'est pas de don de soi conscient et résolu. Il vit et souffre dans un état constant d'abandon, sans maintien ni retenue. Il aime et déteste sans mesure car il lui manque sa propre mesure. Il ne sait pas non plus prendre un recul réfléchi. Rien d'étonnant à ce que la peur secrète d'être livré aux attaques et au rejet mène ce type d'Homme à se réfugier dans une défensive crispée.

p. 50-51

Il existe encore une troisième déformation du "moi" dont on oublie souvent de noter l'indocilité à l'Être essentiel parce que, "adaptée" et ne créant pas de souffrance, elle donne une impression de conformité avec lui. C'est l'Homme toujours adapté.

Son "moi" n'est pas durci dans une inconfortable carapace. Il n'est pas non plus tourmenté par l'absence de limites. Il n'est ni crispé ni relâché. Sa capacité d'adaptation le met à l'aise, en toute circonstance, d'une manière agréable à lui et aux autres. Il s'arrange pour protéger en souplesse le confort de son état intime contre toute attaque du dedans ou du dehors et, comme il ne heurte jamais personne, il ne subit lui-même aucun choc. Mais ce qui lui manque est la profondeur : il barbote gaiement à la surface. Décontracté et disponible, mais sans beaucoup de cœur, il est aimable sans s'engager et sans aimer. Il se prétend ouvert mais se laisse peu approcher. Il se dit ferme et vit dans un éternel compromis. Pour tous les problèmes, il a sous la main une solution qui lui coûte généralement peu. Il est l'aimable égoïste qui donne à tout le monde sans se donner lui-même et qui paraît tout accueillir et accepter sans prendre de risques ni se mettre en question. Jamais ne s'accomplit le don de soi complet et, lorsque cet homme disparaît, le vide qu'il laisse derrière lui n'est guère douloureux. Il semble accordé à son Être essentiel ; en fait il lui arrive rarement de le sentir.

p. 53

L'Homme contemporain

La « maturité de la personne » exige plus qu'un savoir et un pouvoir étendus. Plus

qu'une morale sûre, plus que la profession d'une foi religieuse. Elle implique une transformation de tout l'être humain, grâce à un enracinement conscient dans l'Être, vécu en personne responsable. Le sujet parvenu à la maturité ne sait, ne possède et ne peut pas plus que l'immature, mais il est plus que celui-ci. La majorité dont nous parlons ici repose sur la maturité du sujet humain. Elle n'apporte pas seulement la liberté de décider son comportement dans le monde, mais aussi celle de témoigner de son propre Être essentiel et de l'ordre transcendant qui lui est intimement lié, même lorsque la liberté d'action dans le monde est entravée. Ancré à son Être essentiel, celui qui est parvenu à la majorité non seulement peut faire ce qu'il veut (parce qu'il ne veut plus que ce qu'il doit) mais il a le droit d'être ce qu'il est. Il peut et doit être celui qu'il est profondément, c'est-à-dire par son Être essentiel, par "Dieu", celui qu'il désire et doit être. Cet avoir-le-droit-d'être dans le monde ce que l'on est vraiment, essentiellement, est l'aspiration humaine fondamentale. En elle est et agit l'origine céleste de l'homme. Lui devenir conforme, la manifester dans le monde de l'origine terrestre, dans la connaissance, la création et l'amour, en cela consiste la maturité.

Que signifie donc pour l'homme être majeur ?

Cela signifie prendre sur soi le joug de cette liberté où l'Homme renonce à son propre vouloir et fait sa volonté personnelle de ce qu'il perçoit, en une expérience profonde, comme la vision et l'exigence de son Être essentiel. Être majeur, c'est assumer avec confiance une utilisation juste de sa liberté personnelle.

p. 54-55

L'Homme est majeur dans la mesure où il retrouve toujours le courage de traverser les périodes sombres de la vie. Dans la mesure aussi où, accueillant et respectant le silence où résonne, l'appel de la profondeur, il accepte de regarder sans voile la réalité du monde et de la laisser venir vers lui, sans crainte, telle qu'elle est. Grâce à son union à l'Être, toute situation le trouve ouvert au monde, simplement et sans parti pris. Il sait voir le quotidien avec des yeux neufs. Il se défie de lui-même et se garde des idées arrêtées, sur le monde, sur son prochain et sur "Dieu". Chaque fois qu'il doit s'établir dans une situation stable, il conserve, par fidélité à son Être essentiel, la liberté de rompre ses liens, de prendre sur lui l'humiliation de l'infidélité et de recommencer à nouveau en abandonnant l'acquis.

p. 56-57

L'Homme parvenu à la majorité témoigne d'un enracinement dans l'Être au-delà du temps et de l'espace qui est fondé sur son expérience propre et non pas seulement sur la croyance qu'il confesse. Et dans ce témoignage il trouve la force de supporter ce qui est insupportable au "moi naturel" et d'accepter l'inacceptable.

Cela suppose la force de se transformer, degré après degré, en se consumant toujours de nouveau. Seul celui qui est ancré dans la profondeur de l'Être peut dominer la peur de souffrir, toujours renaissante, du "moi naturel". Il est le seul à ne pas voir dans une harmonie sans souffrances le critère du bien, et dans l'absence de conflits la valeur suprême. Qui demeure dans le surnaturel devient capable de supporter les injustices et l'absurde du monde sans en concevoir d'amertume. Il en tire au contraire des fruits

de maturation. Plus encore, à travers les injustices et les absurdités, transparait pour lui un sens qui est au-delà du sens et du non-sens de ce monde.

p. 57-58

Expérience de l'Être — La triple unité de l'Être

La qualité de ce qui y est éprouvé et l'action qu'elles exercent nous autorisent seules à parler des expériences de l'Être comme d'expériences de « l'Être divin », de la Transcendance, de la Vie surnaturelle. Elles sont si radicalement différentes de toutes les expériences existentielles qu'on doit les distinguer de celles-ci comme “surnaturelles”. C'est d'elles que nous tenons le droit de parler de notre origine divine et du royaume qui n'est pas de ce monde, et cela, non sur le plan de la foi (bien que celle-ci puisse rester inébranlable), mais sur le plan d'une connaissance irrécusable.

Le fait que cette connaissance ne s'appuie pas sur des faits rationnellement définissables et explicables, mais sur une expérience personnelle dont le contenu échappe à la conscience objective, ne la rend pas suspecte. C'est au contraire la condition qui lui donne son sens et sa validité. Cela n'empêche pas de voir, de reconnaître et d'établir un ordre dans ce que sont ces expériences personnelles et dans le domaine auquel elles donnent accès. Chaque fois que nous sommes touché par la dimension que certaines expériences nous autorisent à qualifier de “surnaturelles”, elle a un caractère trinitaire. Il s'avère d'ailleurs que la triple unité dont nous prenons ici conscience détermine tout vivant. Elle est aussi la clé qui nous permet de comprendre tout ce qui est humain.

p. 65-66

« La Triple Unité »

Ne plus avoir peur de la mort — voir un sens au-delà du sens et du non-sens du monde — vivre dans un amour qui ne dépend plus en rien des sentiments de sympathie et d'antipathie : tels sont les signes auxquels on reconnaît la sagesse supérieure au monde.

p. 66

...cette triple unité de l'Être — qui soutient et meut tout ce qui est vivant — se fondent aussi les aspirations naturelles fondamentales de l'homme : vivre en sécurité, et autant que possible “longtemps”, c'est-à-dire subsister ; avoir une vie intelligible dans une structure d'ordres et d'images où règnent le sens, la valeur et la justice ; vivre dans un tout où il éprouve amour et protection.

Au niveau de la conscience du “moi ” naturel, les tendances fondamentales de la vie sont donc : la volonté de subsister, c'est-à-dire d'avoir une existence assurée ; le besoin de vivre selon une ligne sensée, conforme à son Être essentiel et aussi à l'équité ; enfin la nostalgie de la communauté.

Ce qui s'oppose à ces trois aspirations fondamentales engendre les détresses humaines — fondamentales elles aussi —, *la peur de la mort, le désespoir devant l'absurde et la désolation causée par l'isolement*. L'homme souffre quand sa vie, son

sens et sa protection sont en danger. Il en souffre a « naturellement » quand il est identifié à son “moi” existentiel et ne s'est pas encore éprouvé lui-même en son Être essentiel.

p. 67

Les expériences de l'Être

...le sens de cette conscience de soi est toujours différent s'il s'agit d'un homme encore enraciné dans le moi contingent, orienté vers le monde, donc d'un moi existentiel seulement, ou s'il s'agit d'un soi-même construit sur l'Être essentiel, transcendant le monde, absolu, si, donc, l'homme est présent soit dans son origine terrestre soit dans son origine divine, telle qu'elle lui est apparue dans l'expérience de l'Être.

Lorsqu'un homme s'appuie sur son “moi” existentiel seul, la conscience personnelle de sa force dépend de ce qu'il a, de ce qu'il sait, de ce qu'il peut. La force enracinée dans l'Être essentiel, elle, vient de ce qu'il est. Elle s'affirme justement quand il n'a plus rien, ne sait plus rien, ne peut plus rien selon le monde. Et lorsque l'anéantissement le menace, il se sent fermement établi dans une autre Vie, indestructible, celle qu'il est.

p. 70

Le sens que peut avoir de sa propre valeur le “moi” existentiel est soumis au jugement d'autrui. Être conscient de sa valeur selon le Soi, c'est être totalement indépendant de l'opinion. C'est éprouver précisément cette valeur lorsqu'on est rejeté, méconnu ou méprisé du monde. Sur elle se base une liberté royale.

p. 71

Le mot “humilité” peut être pris dans deux acceptions. La plus courante est : « ne pas vouloir paraître plus que l'on est ». L'autre — le plus souvent oubliée : « ne pas vouloir être moins que l'on est ». S'identifier au “moi” séparé de l'Être est une façon de voir et une assertion qui faussent le message de l'expérience profonde. C'est, en effet, considérer l'homme comme fondamentalement éloigné de “Dieu”, au lieu de reconnaître le divin de son Être essentiel et le caractère royal de son humanité.

p. 72

Qualifier de “hybris” l'expérience du divin dans notre Être essentiel est une interprétation erronée attribuable à l'ignorance. Bien au contraire, cette expérience fait sentir et reconnaître la distance infinie entre ce qu'est devenue la condition humaine dans le monde et ce que l'homme, marqué de l'empreinte divine, est et doit totalement devenir.

p. 72

L'Être essentiel pénètre la conscience profonde comme le rayon venu d'un autre monde, qui illumine toute chose d'une clarté différente. Cette percée soudaine se rencontre déjà dans le “contact avec l'Être” où, en dehors d'un tourment quelconque,

le souffle du divin se fait tout à coup sentir.

p. 74

Il importe cependant, si l'on travaille sur la Voie, de distinguer les rayons d'une lumière sans relief, née de circonstances profanes — joie ou souffrance de ce monde —, de ceux dont la source est le contact ou le souffle de l'Être et qui font apparaître une autre dimension.

Cette lumière, d'origine transcendante, échappe à notre faculté visuelle ordinaire, de même que certaines fréquences de vibrations sont hors de portée de l'ouïe normale. La perception de cette lumière n'exige pas une simple augmentation quantitative de la vision habituelle, mais le développement d'une perception potentielle d'une autre nature. L'éducation de cette potentialité suppose un autre niveau de conscience. Il y a des gens aveugles ou sourds à l'Être. De même certains perçoivent-ils, chez eux-mêmes ou chez autrui, ce rayonnement invisible à d'autres. Des gens très intelligents sont parfois sourds à l'Être, tandis que des Hommes intellectuellement moins développés ont à cet égard une grande sensibilité. La subtilité des "âmes" est différente de l'acuité intellectuelle.

p. 78-79

Toutes les choses, les plantes, les arbres, les pierres, comme aussi les hommes, ont leur radiance. Elle est en quelque sorte l'émanation d'une fine substance matérielle. Son caractère, comme aussi l'atmosphère qui se dégage de n'importe quel objet, dépend de circonstances diverses. En ce sens les choses, les êtres, les lieux, possèdent chacun leur radiation propre. Celle du vivant diffère de celle de la mort. Ce qui est vieux rayonne d'une manière autre que ce qui est neuf, la maladie autrement que la santé. Chaque couleur irradie aussi d'une façon particulière. L'atmosphère dépend de cet ensemble de vibrations, celle d'une pièce accueillante, par exemple, comparée à l'ambiance d'un laboratoire. La finesse de perception aux différents ordres de radiance diffère selon les individus.

Le rayonnement inhérent à la transparence du contact ou de l'inexpérience de l'Être est quelque chose de spécial. Par lui, la Vie elle-même nous touche dans un langage chaque fois différent, mais dont la tonalité reste la même. Elle a toujours un caractère de pureté, de fraîcheur et de profondeur. Comme si l'éternelle jeunesse de l'Être, que la transparence nous rend accessible, s'y faisait sentir. L'exemple le plus émouvant est la transfiguration d'un visage à l'instant qui suit la mort. Sa clarté est une sorte de reflet de l'infini. La lumière de l'Être essentiel l'illumine. Ensuite seulement vient le bouleversant passage vers la mort réelle, vers le cadavre. Celui-ci se tasse, se réduit, s'affaisse (le cadavre n'est plus l'homme). La transparence a disparu. Le corps cireux, sans vie, étendu devant nous, ne répond plus ni au dedans ni au dehors.

p. 80

Pour être capable de distinguer d'une façon sûre la lumière luciférienne de la véritable, il faut être déjà présent par son Être essentiel. L'homme encore sous

l'empire du "moi" profane se laisse facilement tromper par la fausse lumière. Elle a quelque chose de séduisant qui attire le "moi" profane pour le corrompre. C'est une lumière froide, sans cœur. Elle fascine comme une promesse, mais elle n'est que duperie et mensonge, platitude et vide.

Les hommes dont émane ce faux rayonnement étaient peut-être à l'origine des porteurs-nés de la lumière de l'Être essentiel. Parce qu'ils ont usurpé pour eux-mêmes la place de l'Être qui apparaissait en eux, celui-ci n'a pas pu percer. L'espace entre eux et leur nature profonde n'est pas assaini. Il est envahi par un "moi" imbu de lui-même, avide de renom et de puissance. Ainsi l'homme reste inaccompli. Son regard « rayonnant » perce et vampirise à la fois. Derrière l'apparente plénitude on devine l'indigence et le vide. Sous la contrefaçon de contact et de chaleur se dissimule un caractère froidement distant, un isolement glacé, et l'indiscrete insistance de ces gens qui cherchent à capter la confiance cache le mortel danger du meurtrier déguisé en ami. Pourtant, le regard charmeur des hommes de ce type, leurs gestes aimables et surtout leur sourire engageant, en font souvent des séducteurs-nés.

p. 82

La naissance d'une nouvelle conscience

Toute expérience authentique de l'Être contient la joie de se sentir libéré des étroites limites et de l'indigence de tout le contingent du monde et, par là même, un peu du bonheur apporté par une plénitude insoupçonnée, un sens infini et une protection surnaturelle. Semblable expérience n'est cependant authentique que si elle est accompagnée de la naissance ou du renouveau de la conscience de l'Être essentiel. Elle n'est donc pas seulement une libération mais aussi un engagement inéluctable préparant une nouvelle vie, désormais pénétrée et déterminée par la « voie intérieure ». Par cette voie de transformation, nous entendons l'attitude grâce à laquelle l'homme devient plus apte à manifester et à servir ce que l'expérience de l'Être lui a fait éprouver un instant comme le sens et la plénitude essentiels. C'est l'engagement à la voie initiatique. La conscience éveillée ici est la conscience absolue.

p. 85

La conscience éveillée ici est la conscience absolue.

Il existe trois formes de conscience : la première, la conscience enfantine, naît de la peur de la punition. Cette sorte de conscience a plus de poids qu'on ne le soupçonne généralement. La peur de l'enfer, comme aussi la crainte des conséquences d'une vie mauvaise ou mensongère, la « conscience karmique » font partie de son domaine. La seconde conscience est ressentie comme la voix du tout auquel on appartient. « l'Être du tout est le devoir de chacun de ses membres. » L'identification inconditionnelle à un Homme, une communauté, une cause, une idée ou une œuvre, manifeste son lien et son obligation par un « remords de conscience » dès que l'on n'agit pas automatiquement selon ses directives, qu'on la trahit ou lui devient "infidèle". « La fidélité est la marque de l'honneur » (Hindenburg). Par l'infidélité on perd l'honneur et

par là l'existence, c'est-à-dire son "identité" comme membre d'un groupe, pour lequel la "fidélité" de tous ses membres est la condition et le critère de leur appartenance.

La troisième conscience est la conscience absolue. On l'éprouve quand une plus haute instance oblige à faire une chose que la première conscience néglige et que la seconde rejette parce qu'elle peut, le cas échéant, imposer une infidélité, une trahison ou un scandale. Cette conscience manifeste impérativement l'exigence de l'Être essentiel qui abroge tout lien et toute obligation existentiels : « Laissez les morts enterrer leurs morts. » L'expérience de l'Être met cette conscience en pleine lumière. Lorsqu'elle s'empare d'un homme elle est le témoignage de la présence de l'Être.

L'obéissance à la conscience absolue ne concerne plus le vieux conflit entre pulsions et devoir, mais celui entre le devoir fondé sur la « tendance de notre Être essentiel » et nos pulsions ainsi que notre devoir dans le monde et vis-à-vis de lui. L'expérience et l'éducation de cette conscience font inéluctablement partie de la « voie de l'initiation ».

p. 85-86

Il existe trois formes de conscience : la première, la conscience enfantine, naît de la peur de la punition. Cette sorte de conscience a plus de poids qu'on ne le soupçonne généralement. La peur de l'enfer, comme aussi la crainte des conséquences d'une vie mauvaise ou mensongère, la « conscience karmique » font partie de son domaine. La seconde conscience est ressentie comme la voix du tout auquel on appartient. « l'Être du tout est le devoir de chacun de ses membres. » L'identification inconditionnelle à un Homme, une communauté, une cause, une idée ou une œuvre, manifeste son lien et son obligation par un « remords de conscience » dès que l'on n'agit pas automatiquement selon ses directives, qu'on la trahit ou lui devient "infidèle". « La fidélité est la marque de l'honneur » (Hindenburg). Par l'infidélité on perd l'honneur et par là l'existence, c'est-à-dire son "identité" comme membre d'un groupe, pour lequel la "fidélité" de tous ses membres est la condition et le critère de leur appartenance.

La troisième conscience est la conscience absolue. On l'éprouve quand une plus haute instance oblige à faire une chose que la première conscience néglige et que la seconde rejette parce qu'elle peut, le cas échéant, imposer une infidélité, une trahison ou un scandale. Cette conscience manifeste impérativement l'exigence de l'Être essentiel qui abroge tout lien et toute obligation existentiels : « Laissez les morts enterrer leurs morts. » L'expérience de l'Être met cette conscience en pleine lumière. Lorsqu'elle s'empare d'un homme elle est le témoignage de la présence de l'Être.

L'obéissance à la conscience absolue ne concerne plus le vieux conflit entre pulsions et devoir, mais celui entre le devoir fondé sur la « tendance de notre Être essentiel » et nos pulsions ainsi que notre devoir dans le monde et vis-à-vis de lui. L'expérience et l'éducation de cette conscience font inéluctablement partie de la « voie de l'initiation ».

p. 85-86

"L'ennemi" est une puissance qui contrecarre ou détruit la vie voulue par "Dieu".

Plus l'orientation vers le surnaturel est nette, plus est déterminé l'engagement de l'homme à son service, plus sûrement il trouve devant lui l'ennemi acharné à l'écartier de la voie juste. Ce n'est pas une pieuse légende, mais une donnée d'expérience qui ne peut s'expliquer logiquement. Dès qu'un homme a reçu la grâce d'une expérience de l'Être, quelque chose vient troubler, dans les heures qui suivent, l'état de béatitude où l'avait transporté l'expérience qui le libère et l'engage. Il ne s'agit pas d'une compensation psychologique qui, par loi d'équilibre, fait suivre la joie débordante par une dépression ou l'état de tristesse par une exubérance que les circonstances ne justifient pas. L'opposition vient du dehors. Le coup lui est porté de l'extérieur : agression, nouvelle triste, offense, accident. A cela s'ajoute la redoutable tentation de raconter : « Ce dont le cœur est plein déborde par la bouche. » Hélas ! car le secret bienheureux vit d'être gardé. Si, rompant le silence, on le livre, c'en est fait de la béatitude.

Un exemple universel du jeu de l'ennemi est la drogue. Ce n'est pas un hasard si, juste au moment — et pas avant — où l'Occident, et surtout sa jeunesse, s'ouvre pour la première fois sur un large front à l'expérience de l'Être, l'ennemi surgit et lui propose la drogue. « Vois donc, tu peux te procurer bien plus facilement des impressions merveilleuses. Un peu de cette drogue et tu les obtiens sans te donner aucune peine. » Et la jeunesse se laisse prendre à la tentation d'arriver sans fatigue à des expériences agréables au lieu de recourir au travail intérieur, c'est-à-dire à l'effort. Or c'est par cet effort intérieur que l'on peut atteindre légitimement, par un processus de transformation, ce que la drogue promet de procurer sans peine par des moyens illégitimes : un élargissement de la conscience ordinaire qui rende capable d'éprouver le supra-naturel dans sa plénitude libératrice et créatrice.

p. 87

Toute expérience de l'Être implique une métamorphose — éprouvée soudainement et comme un engagement. La transformation préparée et exigée par l'expérience de l'Être tend à la grande transparence, la transparence à la transcendance qui habite l'Homme. La transparence est une disposition d'esprit qui rend l'Homme accessible à l'Être surnaturel présent en son Être essentiel, et capable de le laisser apparaître à travers lui, dans son univers. Elle fait de l'Homme, pour la première fois, une "personne".

L'Être, force, création et lumière, apparaît, par la triple unité de sa Vie qui engendre la plénitude, la forme et l'unité, dans l'état de transparence où domine tantôt l'un tantôt l'autre de ses aspects.

Sous ces trois modes, le rayon de l'Être touche chacun de nous d'une façon différente selon son degré de maturité. Mais il ne devient vraiment perceptible, d'une façon inconcevablement saisissable, que dans le mouvement d'échange entre les trois modes par lesquels il se révèle à l'esprit humain. Cet esprit qui lui est ouvert est cependant lui-même un mode de l'Être se manifestant. Une intelligence seulement existentielle reste à jamais fermée au surnaturel. Ainsi la prise de conscience de l'Être dans la triple unité de ses modes, *possible seulement à l'homme*, n'est pas uniquement

une vision humaine mais, en quelque sorte, une rencontre de l'Être avec lui-même dans sa conscience. Dans cette rencontre avec soi-même, l'Être se manifeste d'une manière humaine et il a, pour l'Homme jusque-là retenu par l'obstination vaniteuse de sa conscience objective, un caractère libérateur et créateur.

p. 88

La véritable expérience de l'Être est éprouvée par l'homme quelle que soit sa situation dans le monde. Le don de l'expérience de cette grande transparence se caractérise même par l'absence de toute correspondance dans l'existence conditionnée par l'espace-temps. La plénitude de l'Être est ressentie, justement, dans sa puissance, sa richesse et sa force aux moments de plus grande pauvreté, de faiblesse et d'impuissance. De même le principe créateur de sens de l'Être monte en nous aux instants où l'absurde paraît le plus désespérant, et son unité enveloppante et protectrice emplit la plus intime conscience quand l'état d'abandon et d'isolement est à son comble. Ainsi la transparence véritable représente la victoire sur le monde, sur ses dangers, sur son absurdité et sa cruauté, comme aussi sur les états d'angoisse, de désespoir et de détresse qui leur correspondent.

p. 89

Selon la disponibilité ou le degré de maturité d'un sujet, elle peut être l'œil un instant entrouvert dans le sommeil de la conscience objective (ni l'éveil définitif à une nouvelle vision du monde. Mais une illumination, unique ou répétée, plus ou moins brève ou durable, ne fait pas encore un éveillé, un état de grâce ne donne pas encore un homme métamorphosé par la grâce. Il faut donc distinguer entre l'expérience et la voie initiatique qui y prépare. De l'expérience cette voie fait le pivot de l'existence. Elle accueille ce qui y a été éprouvé comme un appel à la transformation.

p. 89-90

C'est une vie dangereuse, d'un mode particulier, une vie qui ne connaît pas le repos, mais qui, par le détachement, accède à la paix bienheureuse. Dans l'acceptation comme dans l'action, sans résister, l'homme obéit à la loi de sa transformation. Elle exige une personnalité différente de celle que le monde réclame. C'est pourquoi l'univers de l'homme consacré à la voie initiatique est autre. Sitôt que l'Être naît en lui et commence à le transformer, son univers aussi se modifie.

L'Homme consciemment engagé sur la voie ne se sent pas seulement, en dépit de ses imperfections, de plus en plus profondément lié au divin, il est marqué aussi, toujours davantage, par l'empreinte du surnaturel vers lequel il est orienté. Il prend de plus en plus douloureusement conscience de ce qui reste en lui de « non divin ». Chaque expérience l'élevant à l'intime union avec le divin lui fait sentir l'immense distance qui le sépare encore, homme sans cesse repris par la prison de son moi profane, d'une forme d'existence conforme à ce divin. Ainsi progresse-t-il, par la force des choses, sur la voie et aussi dans l'humilité.

Sur la « voie » on "n'arrive" jamais. Le signe du progrès vers le but est de le voir

s'éloigner toujours. Jusqu'à ce que l'on comprenne que la voie même est le but, c'est-à-dire l'état qui permet une progression certaine vers le « meurs et deviens » éternellement libérateur et créateur.

La Voie qui commence avec l'expérience de l'Être implique une percée toujours renouvelée vers l'Être essentiel.

p. 97

L'Homme est constamment tendu entre la force qui le pousse vers la liberté d'une forme indépendante (Yang) et le retour au sein maternel protecteur primitif (Yin). Pour devenir une personne véritable, il doit acquérir son autonomie et se détacher du Tout primordial dont le sein maternel l'enveloppe et le reprend en lui. Mais, *pour demeurer un Homme à part entière, il ne doit cependant jamais perdre, même dans son indépendance, le contact avec la profondeur maternelle qui le nourrit.* Ce thème essentiel du devenir humain revient à chaque étape de son évolution. Plus le niveau de cette évolution s'élève, plus est grande la tension, mais aussi l'obligation d'intégrer, afin de rétablir l'unité Humaine originelle, la profondeur maternelle et l'autonomie "virile".

Les Résistances à la Voie

L'Homme qui s'engage fermement sur la voie initiatique ne soupçonne pas le nombre d'obstacles qu'il devra surmonter s'il veut lui rester fidèle. Plus il avance, plus les épreuves se font pénibles. L'ennemi recourt à d'innombrables moyens pour arrêter l'Homme dans sa quête de l'unité de la Vie créatrice et libératrice, et pour l'empêcher de lui porter témoignage dans le monde ainsi que le veut la Voie intérieure.

Le but de la Voie est la Vie. Tout ce qui immobilise l'homme lui fait obstacle.

Le sens de la voie est la réalisation de soi-même par l'Être essentiel et son but est la transparence de l'homme à cet Être. Tout ce qui trouble cette transparence l'entrave et l'obstination du moi existentiel — du moi existentiel primaire aussi bien que de la personnalité accomplie — fait partie de ces obstacles.

p. 99-100

"Le monde" attaché à ses valeurs, la personnalité et ses mérites existentiels doivent soudain s'effacer devant la réalité créatrice de l'Être qui se heurte à tout devenu. S'en rendre compte peut représenter un courageux départ sur la voie. A une condition toutefois : il faut regarder en face et accepter dans sa plénitude son contenu de promesse mais aussi le poids d'obligation qu'elle comporte. A partir de là vont cependant s'accumuler les difficultés que les habitudes invétérées, les revendications, les tentations de l'existence opposent aux exigences de l'Être surnaturel révélées par l'éveil initiatique. Comment y satisfaire ? Comment les concilier avec "le monde" ? Choisir l'un ou l'autre ? — Non. L'un et l'autre ? — Non. Que reste-t-il à faire ? — Réaliser l'intégration qui fait du monde le champ de manifestation de l'Être et où celui-ci, présent dans l'essence de l'homme, devient le but et le sens de la vie dans "le monde"

p. 102

L'obstacle bienfaisant

Le “moi” existentiel, tourné vers ce qui est solidement établi, altère la conscience de la vie surnaturelle et empêche la transparence. Mais, finalement, cela se révèle être une « ruse de la vie ». Pour que celle-ci devienne consciente d'elle-même en l'homme, il lui faut rencontrer la résistance d'une forme contraire sur laquelle elle se détache et qui lui permette de se manifester. S'il ne trouve pas de surface qui le reflète, le rayon ne devient pas lumière. Chaque pas vers l'actualisation du “moi”, orienté vers le monde et détourné de l'Être, comporte donc à la fois le danger d'un éloignement de plus en plus marqué et la chance d'une prise de conscience croissante de la souffrance causée par cette séparation. Chance qui est donnée seulement, bien entendu, dans la mesure où l'homme n'essaye pas de percevoir l'Être, qui commence à se faire jour dans sa conscience intime, par les moyens mêmes qui l'en éloignaient. Les processus soumis à la conscience objective sont ici inopérants. Les capacités intellectuelles les plus aiguisées et les mieux différenciées, qui permettent de saisir et d'ordonner la vie en concepts scientifiques, ne sont pas non plus des moyens d'approche adéquats. L'étude des livres de sagesse, de religion ou d'ésotérisme ne l'est pas davantage. Seul peut ouvrir les horizons nouveaux le saut vers un mode de perception de soi-même et du monde entièrement neuf, qui les fait saisir comme une réalité dans laquelle l'Être est à la fois voilé et manifesté. L'entendement objectif, aussi affiné soit-il, est incapable de saisir l'*objectivement* insaisissable. Ce qui se trouve au-delà des frontières de notre conscience ordinaire ne peut s'approcher par des moyens appartenant à l'en deçà de cette frontière. Il faut entendre les sons et les accords venus de l'Être avec d'autres oreilles et leur répondre par des harmonies distinctes de celles qui nous sont familières.

p. 106

Tout homme dispose, selon son degré d'évolution, d'une certaine mesure de liberté qui lui permet soit de s'ouvrir à la profondeur qui résonne en lui, soit de lui préférer un mécanisme de défense, liberté de réagir à l'appel par l'engagement ou de lui résister. Mais le plus souvent il est effrayé par les puissances de son inconscient, celles de l'ombre qui menace son ordre actuel, mais aussi par l'intense charge de vie nouvelle contenue en elle. Il craint de voir sourdre de son ombre une vie non vécue devenue, parce qu'il l'a refoulée, malsaine et vénéneuse. Elle lui fait encore plus peur que l'abandon de ses anciens systèmes car, plus que la destruction de ce que l'ombre menace, il craint la vie dont le refoulement engendre cette ombre. Quand cette vie sera libérée des forces agressives accumulées par l'ombre, elle mettra davantage en question son existence bien réglée. Ainsi la résistance contre une victoire sur l'ombre et son intégration à la personnalité a une double racine : l'une est le souci de maintenir sans changement ce qui existe, la crainte donc de le voir détruit, l'autre est la peur du “nouveau” qui jaillira pour prendre la place de l'ordre actuel après l'élimination de l'ombre. Cela peut être, par exemple, *un masque de religion qui, arraché, laissera apparaître la bête.*

Le signe visible d'un exercice spirituel réussi est de se sentir "ensuite" davantage soi-même, physiquement aussi, c'est-à-dire plus fort, mieux "en forme" et "en contact", quelles que soient les circonstances extérieures. Un exercice qui ne donnerait pas ce résultat n'aurait pas la force de transformer l'homme tout entier

p. 143 -44

L'homme n'est présent, d'une façon juste, que s'il est là, par son corps aussi, en conformité avec son Être essentiel et orienté vers celui-ci, c'est-à-dire ouvert à la manifestation physique de son essence.

Exercer le corps dans le sens de la transparence implique l'élimination de tout ce qui lui barre la route et l'épanouissement de ce qui la rend possible. Toutes les manifestations de défense des positions et de la sécurité du "moi" font obstacle au témoignage du Soi. La raideur, ou le laisser-aller son contraire, en sont des indices. Ils sont aussi éloignés l'un que l'autre de la façon juste d'être là physiquement. Toute affectation, toute façade dissimulant la vraie personnalité, une tonalité fausse dans la voix, un flottement du regard, l'artifice ou la mollesse de l'attitude, par exemple, peuvent être, et sont, les symptômes d'un manque d'enracinement dans l'Être, donc d'un mauvais état de la personne.

p. 146

Depuis longtemps on connaît en Orient, au Japon surtout, l'importance de l'abdomen. Remarquons qu'elle est également soulignée dans les images de l'Homme à l'époque romane et au début du gothique, même celles du Christ, en particulier dans les représentations du Christ en majesté. L'exercice qui mène vers la maturation, c'est-à-dire vers l'intégration à la transcendance, insiste beaucoup sur cet aspect. Nous le trouvons au Japon dans l'enseignement et la pratique du « *hara* ».

Au sens propre du terme, « *hara* » signifie « *ventre* ». Dans un sens élargi, ce mot désigne la disposition d'ensemble de l'Homme toujours plus libéré de l'emprise du petit moi, détaché et serein, enraciné dans une réalité qui le rend apte à percevoir la vie venue d'ailleurs, à maîtriser l'univers et à servir sans relâche ce qui est sa mission dans le monde. Il peut sans crainte combattre, mourir, créer, aimer.

Quand l'homme parvient à s'établir et à s'ancrer dans le « *hara* », il le ressent comme un espace lié aux puissances de vie qui lui permettent de discerner, d'accueillir et de refondre les formes figées du "moi" afin d'opérer leur transmutation en formes nouvelles. Grâce à cette force de transformation et de régénération, son approche du monde devient autre.

p. 147

La définition la plus simple du *hara* serait celle-ci *hara* est une disposition générale de l'homme physique qui élimine tout ce qui fait obstacle aussi bien à sa personnalité existentielle qu'à sa personne sur la voie initiatique. Car, pour l'une comme pour

l'autre, c'est du "petit moi" que viennent ces obstacles. Le *hara* fait disparaître la tenace suprématie du "petit moi". Alors, aux moments critiques, ce que nous avons et savons, ce dont nous sommes capables, est à notre disposition. Dans la maladie, par exemple, les forces de la nature qui travaillent à la guérison ne sont pas contrariées par l'angoisse du "moi". Sur le chemin initiatique l'homme qui a réussi à réduire dans le *hara* les tendances opiniâtres du "moi" est libre de témoigner de l'Être, même dans son corps.

Lorsqu'on dit du *hara* qu'il est le « centre juste », il s'agit toujours du centre terrestre. Le noyau de l'homme est et reste le "cœur". S'il est parvenu, grâce au *hara*, à ne plus se centrer dans le "moi", il se découvre fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire fruit d'une maturité qui s'accomplit dans l'unité avec la terre (Éros/Cosmos) et le ciel (Logos).

p. 149

L'appel au Maître

Le mot "maître" peut désigner trois choses : le maître éternel, le maître en chair et en os, et le maître intérieur.

Le maître éternel est un symbole de la vie que l'on considère comme une image primordiale, une idée, un archétype. Le maître physiquement présent est l'incarnation de cette idée dans la réalité historique. Le maître intérieur, éveillé en un sujet comme une promesse, une expérience et une mission, est la potentialité d'actualisation du maître éternel en une forme vivante.

Le "maître" — qu'il soit une idée, une réalité vivante ou un appel intérieur — « signifie toujours la Vie faite homme, la Vie surnaturelle qui s'engendre elle-même perpétuellement, manifestée sous la forme humaine.

Il n'y a de maître que pour le chercheur inconditionnel de la Voie conduisant à cette forme : le disciple. Ainsi il n'existe de maître qu'associé à la voie et à l'élève, au disciple.

Maître — disciple — voie, sont une trinité, sous le signe de laquelle s'ouvre la Voie vers le mystère, c'est-à-dire vers le royaume qui n'est pas de ce monde. C'est l'agent dans et par lequel l'infini peut prendre forme dans le fini, la Vie au-delà du temps et de l'espace s'incarner malgré tous les obstacles et dans toutes les circonstances.

p. 180-81

Le premier de ces plans est celui du monde extérieur, spatio-temporel, où le maître entre en jeu dans la rencontre entre un Homme véritable et un autre, l'élève. Le second est l'espace intérieur du disciple lui-même. Là, le maître ne rencontre pas le disciple du dehors, il est pour lui une instance intérieure. Élèves et maîtres intérieurs, nous le sommes tous nous-mêmes du fait de notre origine non finie. Nous le sommes à cause de notre malaise et par la force de notre Être surnaturel tendant à la réalisation en une forme existentielle. Ainsi le maître intérieur est la condition préalable de la recherche, de la découverte et de l'action d'un maître vivant.

Celui qui atteint la maturité de la voie et réclame un maître parce qu'il a besoin d'être

guidé, mais ne trouve personne autour de lui qui corresponde à son exigence, doit savoir qu'existe en lui l'archétype du maître intérieur, c'est-à-dire lui-même en tant que maître intérieur. S'il ne le possédait pas il ne pourrait pas non plus trouver un maître au dehors. Même s'il le rencontrait, il ne le reconnaîtrait pas. Ce maître intérieur est la potentialité inconsciente de l'homme que l'on pourrait et devrait être et tend à son actualisation consciente. Pressentir, reconnaître et accepter le maître intérieur, c'est-à-dire cette potentialité, suppose un certain niveau d'évolution.

Cela n'a d'ailleurs rien de présomptueux. L'épreuve de la Voie qui s'ouvre devant l'élève exige au contraire une authentique humilité. Mais il existe aussi une fausse modestie : elle n'est en fait que la peur devant une grande responsabilité. Elle fait obstacle à l'éclosion du maître intérieur.

p. 182

Le Maître Vivant

Le mot "maître" signifie, lorsqu'il s'agit d'une figure historiquement réelle, un homme chez lequel la Vie est pleinement présente. Elle s'est imposée à son expérience et à sa connaissance, elle est là comme une force agissante sous une forme corporelle. Chez le maître, la Vie est, dans l'espace de l'humain, devenue consciente d'elle-même en une vérité vécue, sa liberté créatrice libérée, sa force constamment régénératrice dirigée vers une transformation que rien ne peut arrêter.

Ainsi le maître vivant est une forme parfaite de l'être humain et un accomplissement de la Voie, arrivé parce que ne s'atteignant jamais lui-même, ne s'arrêtant jamais car il a abouti sur la voie.

Instrument de la vie supérieure qui le marque de son empreinte, le charge de sa force et le maintient orienté vers elle, le maître est la manifestation du surnaturel dans un homme parvenu à la maturité de l'Être. Il est au-delà de ce qui gêne l'éclosion de la Vie. Il incarne, bien qu'il reste entièrement homme, un rang au-dessus de l'humain. Sa pensée et ses actes ne sont plus dominés par l'ordre et les exigences sociaux, moraux ou théologiques du monde, car il se trouve dans la liberté du surnaturel. Le maître peut respecter l'ordre du monde, mais il ne lui est pas soumis. Il est donc souvent un élément subversif. La vérité de la Vie ne permet le devenu que dans la mesure où il ne contrarie pas le non-advenu. La primauté de l'absolu dans le contingent fait éclater toute forme finie.

p. 183

Le maître ne correspond pas à la conception idéale de « l'honnête homme ». Il ne coïncide pas avec l'image de ce que l'on doit être selon les valeurs tirées du beau, du vrai et du bien. Ce qui émane du maître *est abominable* aux yeux du bourgeois et celui-ci est la cible constante des flèches acérées du maître : Le maître n'est pas un élément de stabilité mais une figure révolutionnaire. On ne sait jamais ce qui va se passer. Il est imprévisible...

p. 183-84

Le maître est la vie, avec le mourir qui précède une nouvelle vie, dangereux, incompréhensible et dur. L'homme tend vers la sécurité et l'harmonie. Pour qui vit bien installé le maître est alarmant ; il renverse ce qui passe pour solide, détache ce qui se lie. Car il veut aller de l'avant et non se fixer, marcher et non arriver, transformer et non parachever. La vie n'est qu'un passage. Le maître fait de la vie un perpétuel voyage.

L'Être se manifeste dans le maître en sa triple unité. Par sa force primitive et sa puissance plus forte que la mort, il incarne la plénitude de l'Être. A travers lui, sans qu'il "fasse" quelque chose, agit la loi de l'Être, visible dans sa qualité insigne. Et il incarne l'unité de l'Être par son union fondamentale avec tout vivant, par la profondeur de son humanité et d'un amour qui n'a plus grand-chose à voir avec un "sentiment".

p. 184

Curieusement, l'expérience de l'Être ne manque jamais de faire apparaître son ennemi. Partout où se manifeste l'Être essentiel, surgit le monde antagoniste. "L'ennemi" est une puissance qui contrecarre ou détruit la vie voulue par "Dieu". Plus l'orientation vers le surnaturel est nette, plus est déterminé l'engagement de l'homme à son service, plus sûrement il trouve devant lui l'ennemi acharné à l'écarter de la voie juste. Ce n'est pas une pieuse légende, mais une donnée d'expérience qui ne peut s'expliquer logiquement. Dès qu'un homme a reçu la grâce d'une expérience de l'Être, quelque chose vient troubler, dans les heures qui suivent, l'état de béatitude où l'avait transporté l'expérience qui le libère et l'engage. Il ne s'agit pas d'une compensation psychologique qui, par loi d'équilibre, fait suivre la joie débordante par une dépression ou l'état de tristesse par une exubérance que les circonstances ne justifient pas. L'opposition vient du dehors. Le coup lui est porté de l'extérieur : agression, nouvelle triste, offense, accident. A cela s'ajoute la redoutable tentation de raconter : « Ce dont le cœur est plein déborde par la bouche. » Hélas ! car le secret bienheureux vit d'être gardé. Si, rompant le silence, on le livre, c'en est fait de la béatitude.

Un exemple universel du jeu de l'ennemi est la drogue. Ce n'est pas un hasard si, juste au moment — et pas avant — où l'Occident, et surtout sa jeunesse, s'ouvre pour la première fois sur un large front à l'expérience de l'Être, l'ennemi surgit et lui propose la drogue. « Vois donc, tu peux te procurer bien plus facilement des impressions merveilleuses. Un peu de cette drogue et tu les obtiens sans te donner aucune peine. » Et la jeunesse se laisse prendre à la tentation d'arriver sans fatigue à des expériences agréables au lieu de recourir au travail intérieur, c'est-à-dire à l'effort. Or c'est par cet effort intérieur que l'on peut atteindre légitimement, par un processus de transformation, ce que la drogue promet de procurer sans peine par des moyens illégitimes : un élargissement de la conscience ordinaire qui rende capable d'éprouver le supra-naturel dans sa plénitude libératrice et créatrice.

p. 86-87

L'Être, force, création et lumière, apparaît, par la triple unité de sa Vie qui engendre la plénitude, la forme et l'unité, dans l'état de transparence où domine tantôt l'un tantôt l'autre de ses aspects.

Sous ces trois modes, le rayon de l'Être touche chacun de nous d'une façon différente selon son degré de maturité. Mais il ne devient vraiment perceptible, d'une façon inconcevablement saisissable, que dans le mouvement d'échange entre les trois modes par lesquels il se révèle à l'esprit humain. Cet esprit qui lui est ouvert est cependant lui-même un mode de l'Être se manifestant. Une intelligence seulement existentielle reste à jamais fermée au surnaturel. Ainsi la prise de conscience de l'Être dans la triple unité de ses modes, *possible seulement à l'homme*, n'est pas uniquement une vision humaine mais, en quelque sorte, une rencontre de l'Être avec lui-même dans sa conscience. Dans cette rencontre avec soi-même, l'Être se manifeste d'une manière humaine et il a, pour l'Homme jusque-là retenu par l'obstination vaniteuse de sa conscience objective, un caractère libérateur et créateur.

p. 88

La véritable expérience de l'Être est éprouvée par l'homme quelle que soit sa situation dans le monde. Le don de l'expérience de cette grande transparence se caractérise même par l'absence de toute correspondance dans l'existence conditionnée par l'espace-temps. La plénitude de l'Être est ressentie, justement, dans sa puissance, sa richesse et sa force aux moments de plus grande pauvreté, de faiblesse et d'impuissance. De même le principe créateur de sens de l'Être monte en nous aux instants où l'absurde paraît le plus désespérant, et son unité enveloppante et protectrice emplit la plus intime conscience quand l'état d'abandon et d'isolement est à son comble. Ainsi la transparence véritable représente la victoire sur le monde, sur ses dangers, sur son absurdité et sa cruauté, comme aussi sur les états d'angoisse, de désespoir et de détresse qui leur correspondent. La transparence à la vie surnaturelle est l'enfant né de la mort physique, qui apporte à l'Homme la splendeur de la plus grande Vie venant vers lui.

p. 89

L'expérience de l'Être est l'étoile autour de laquelle gravite la vie spirituelle de toutes les religions. Quel que soit son nom et les images particulières qu'y rattache le canon de chaque tradition spirituelle et religieuse, avec une profondeur, une persistance ou des nuances diverses, le noyau sera toujours le même, se nomme *Satori*, *Samadhi* ou *Presentia Dei*. Toujours et partout l'expérience existe. Elle est soit un vécu passager, soit l'événement qui marque l'Homme d'une empreinte nouvelle et définitive.

p. 89

...une illumination, unique ou répétée, plus ou moins brève ou durable, ne fait pas encore un éveillé, un état de grâce ne donne pas encore un homme métamorphosé par la grâce. Il faut donc distinguer entre l'expérience et la Voie initiatique qui y prépare. De l'expérience cette Voie fait le pivot de l'existence. Elle accueille ce qui y a été

éprouvé comme un appel à la transformation.

p. 89-90

La Voie

...il n'y a pas de croissance continue dans le domaine de la voie spirituelle. Elle n'est pas égale.

p. 97

L'Homme consciemment engagé sur la voie ne se sent pas seulement, en dépit de ses imperfections, de plus en plus profondément lié au divin, il est marqué aussi, toujours davantage, par l'empreinte du surnaturel vers lequel il est orienté. Il prend de plus en plus douloureusement conscience de ce qui reste en lui de « non divin ». Chaque expérience l'élevant à l'intime union avec le divin lui fait sentir l'immense distance qui le sépare encore, homme sans cesse repris par la prison de son “moi” profane, d'une forme d'existence conforme à ce divin. Ainsi progresse-t-il, par la force des choses, sur la voie et aussi dans l'humilité.

Sur la « voie » on “n'arrive” jamais. Le signe du progrès vers le but est de le voir s'éloigner toujours. Jusqu'à ce que l'on comprenne que la voie même est le but, c'est-à-dire l'état qui permet une progression certaine vers le « meurs et deviens » éternellement libérateur et créateur.

La Voie qui commence avec l'expérience de l'Être implique une percée toujours renouvelée vers l'Être essentiel.

p. 97

Les Résistances à la Voie

L'Homme qui s'engage fermement sur la voie initiatique ne soupçonne pas le nombre d'obstacles qu'il devra surmonter s'il veut lui rester fidèle. Plus il avance, plus les épreuves se font pénibles. L'ennemi recourt à d'innombrables moyens pour arrêter l'Homme dans sa quête de l'unité de la Vie créatrice et libératrice, et pour l'empêcher de lui porter témoignage dans le monde ainsi que le veut la Voie intérieure.

Le but de la Voie est la Vie. Tout ce qui immobilise l'homme lui fait obstacle.

Le sens de la voie est la réalisation de soi-même par l'Être essentiel et son but est la transparence de l'homme à cet Être. Tout ce qui trouble cette transparence l'entrave et l'obstination du “moi” existentiel — *du “moi existentiel primaire aussi bien que de la personnalité accomplie* — fait partie de ces obstacles.

La Voie tend vers une expérience toujours plus profonde et un témoignage toujours plus pur de la Vie dans sa triple unité, c'est-à-dire sa plénitude, sa loi et son unité. Toute étape parcourue par l'homme, déjà au cours de son évolution naturelle, relève de la réalisation de soi-même. Même les phases les plus précoces restent actives jusqu'à la fin. Ce qui était la dominante joue encore sa partie tout au long de la symphonie, éternellement inachevée, de la vie.

p. 99

...si l'homme perd tout à fait les racines qu'il plonge dans le sol maternel, il se dessèche et devient stérile. Résoudre d'une façon juste, sur le plan naturel et sur celui de l'initiation, la tension toujours renaissante entre l'autonomie créatrice virile et la tendance féminine à la fusion est, sur la voie, un constant problème.

La volonté de s'affirmer vis-à-vis du monde et la tendance à assouvir les pulsions élémentaires dépendent du "moi" primaire. Quand il est frustré, c'est l'aridité. S'il est surestimé, il empêche la maturation.

p. 101

A la puberté, l'adolescent éprouve sa virilité ou sa féminité. Il découvre aussi son individualité dans une première rencontre avec lui-même en son Être essentiel. La dimension qui deviendra plus tard complètement consciente dans le saut vers l'initiation apparaît ici pour la première fois.

Dans bien des cas le temps de la puberté peut être annonciateur de la Voie. Par ce contact initial avec la transcendance, un être jeune ressent pour la première fois le "monde" et l'ordre des adultes comme un obstacle à l'univers supra-naturel auquel il s'éveille intérieurement. Le froid rationalisme, les conventions impersonnelles, l'hostilité de la société à l'égard de l'individu, la surestimation de l'efficacité et la négation du sentiment, se glissent comme un voile de nuages devant l'aube du royaume qui n'est pas de ce monde.

La réalité des adultes est ressentie avec évidence comme une entrave à l'épanouissement de l'Être essentiel. Pourtant le frein que le monde insensible de l'efficacité pratique et l'adhésion à ses exigences mettent à la révélation directe du Soi fait partie de l'évolution vers l'éveil à celui-ci. Un trop longue persistance d'impulsions et de façons de voir légitimes au moment de la puberté peut donc représenter aussi un obstacle sur le chemin initiatique. Car, si elle réclame un constant contact de l'homme avec son essence, au service de l'Être, la voie implique cependant un épanouissement intégral de l'individu.

p. 101-02

L'obstacle bienfaisant

Le "moi" existentiel, tourné vers ce qui est solidement établi, altère la conscience de la vie surnaturelle et empêche la transparente. Mais, finalement, cela se révèle être une « ruse de la vie ». Pour que celle-ci devienne consciente d'elle-même en l'homme, il lui faut rencontrer la résistance d'une forme contraire sur laquelle elle se détache et qui lui permette de se manifester. S'il ne trouve pas de surface qui le reflète, le rayon ne devient pas lumière. Chaque pas vers l'actualisation du "moi", orienté vers le monde et détourné de l'Être, comporte donc à la fois le danger d'un éloignement de plus en plus marqué et la chance d'une prise de conscience croissante de la souffrance causée par cette séparation. Chance qui est donnée seulement, bien entendu, dans la mesure où l'homme n'essaye pas de percevoir l'Être, qui commence à se faire jour dans sa conscience intime, par les moyens mêmes qui l'en éloignaient. Les processus soumis à la conscience objective sont ici inopérants. Les capacités intellectuelles les

plus aiguës et les mieux différenciées, qui permettent de saisir et d'ordonner la vie en concepts scientifiques, ne sont pas non plus des moyens d'approche adéquats. L'étude des livres de sagesse, de religion ou d'ésotérisme ne l'est pas davantage. Seul peut ouvrir les horizons nouveaux le saut vers un mode de perception de soi-même et du monde entièrement neuf, qui les fait saisir comme une réalité dans laquelle l'Être est à la fois voilé et manifesté. L'entendement objectif, aussi affiné soit-il, est incapable de saisir l'*objectivement* insaisissable. Ce qui se trouve au-delà des frontières de notre conscience ordinaire ne peut s'approcher par des moyens appartenant à l'en deçà de cette frontière. Il faut entendre les sons et les accords venus de l'Être avec d'autres oreilles et leur répondre par des harmonies distinctes de celles qui nous sont familières.

p. 106

La résistance du "moi" profane, attaché à sa situation, s'observe surtout à chaque contact de l'Être s'il dure plus d'un instant. Mais à celui qui s'est endurci dans son "moi" et sa position d'homme important au sein de la société, rien n'est plus difficile que d'entendre la voix de la profondeur qui menace cette position, de l'écouter et de lui obéir.

p. 108

Tout homme dispose, selon son degré d'évolution, d'une certaine mesure de liberté qui lui permet soit de s'ouvrir à la profondeur qui résonne en lui, soit de lui préférer un mécanisme de défense, liberté de réagir à l'appel par l'engagement ou de lui résister. Mais le plus souvent il est effrayé par les puissances de son inconscient, celles de l'ombre qui menace son ordre actuel, mais aussi par l'intense charge de vie nouvelle contenue en elle. Il craint de voir sourdre de son ombre une vie non vécue devenue, parce qu'il l'a refoulée, malsaine et vénéneuse. Elle lui fait encore plus peur que l'abandon de ses anciens systèmes car, plus que la destruction de ce que l'ombre menace, il craint la vie dont le refoulement engendre cette ombre. Quand cette vie sera libérée des forces agressives accumulées par l'ombre, elle mettra davantage en question son existence bien réglée. Ainsi la résistance contre une victoire sur l'ombre et son intégration à la personnalité a une double racine : l'une est le souci de maintenir sans changement ce qui existe, la crainte donc de le voir détruit, l'autre est la peur du "nouveau" qui jaillira pour prendre la place de l'ordre actuel après l'élimination de l'ombre. Cela peut être, par exemple, un masque de religion qui, arraché, laissera apparaître la bête*.

* « l'Ibliss » ... "celui/celle, qui essaye de faire désespérer", fait des promesses à ceux qui le suivent et leur donne des faux espoirs, mais qu'il ne fait que des promesses trompeuses (richesse, puissance, renommée, gloire etc...)

p. 109-10

La Voie

L'expérience de l'Être surnaturel conduit au dépassement de tous les liens existentiels, et l'obéissance à l'appel né de cette expérience s'oppose aussi bien à une insertion satisfaite dans la société qu'à un oppressant asservissement à ses systèmes. Sans doute, plus l'homme trouve le sens et la valorisation de sa vie dans l'efficacité, le service, l'amour et la création altruistes, plus la domination toujours renouvelée qu'il exerce sur son petit ego l'engage déjà vis-à-vis d'un Être supérieur. Que vouloir de plus ? Et, en fait, l'abnégation au service des valeurs du beau, du vrai et du bien — et des “symboles” qui les incarnent —, l'oubli de soi dans l'aide au prochain, à la communauté et au monde sont la manière dont, à cette étape, l'autre dimension se manifeste. Ils sont en effet une défaite pour le moi égocentrique, avide de puissance, jouisseur et peureux devant la douleur. “Ce monde” devient alors, pour l'homme devenu une personnalité accomplie, le lieu d'épanouissement d'une forme complète de son humanité où semblent se réaliser toutes ses virtualités. Mais le fait de s'inscrire dans un ordre existentiel satisfaisant et de se soumettre à ses valeurs finit par constituer le principal obstacle à la naissance de l'autre royaume. Et paradoxalement en apparence, l'opposition à la société, le refus de ses aspects décevants ou révoltants favorisent souvent l'ouverture à d'autres dimensions.

La protection d'une communauté dont l'existence détermine le “devoir” de ses membres correspond à un besoin primordial de l'homme en tant qu'être “social”, dépendant du toi comme de la collectivité. Ce besoin, tout comme les tendances qu'il implique et chacune de leurs réalisations, créent une opposition — donc une résistance — face à la vocation venue de l'Être essentiel, ce noyau de l'individualité qui réclame le dégagement de tout lien afin de manifester librement le surnaturel. L'accueil et l'abri au sein d'un groupe — depuis la famille jusqu'à l'État — correspondent donc naturellement à un aspect et un degré du devenir humain, et pour beaucoup le plus haut qu'ils puissent atteindre. Mais, quand ils s'imposent comme un absolu, ils représentent une entrave à la manifestation de l'Être, exclusivement possible sur le plan individuel. Et cette réserve ne s'applique pas au seul cas de la société moderne de consommation et de rendement devenue inhumaine.

p. 111

Le signe visible d'un exercice spirituel réussi est de se sentir “ensuite” davantage soi-même, physiquement aussi, c'est-à-dire plus fort, mieux “en forme” et “en contact”, quelles que soient les circonstances extérieures. Un exercice qui ne donnerait pas ce résultat n'aurait pas la force de transformer l'homme tout entier.

p. 143-44

Au sens propre du terme, « *hara* » signifie « *ventre* ». Dans un sens élargi, ce mot désigne la disposition d'ensemble de l'Homme toujours plus libéré de l'emprise du “petit moi”, détaché et serein, enraciné dans une réalité qui le rend apte à percevoir la Vie venue d'ailleurs, à maîtriser l'univers et à servir sans relâche ce qui est sa mission dans le monde. Il peut sans crainte combattre, mourir, créer, aimer.

p. 147

La définition la plus simple du *hara* serait celle-ci *hara* est une disposition générale de l'homme physique qui élimine tout ce qui fait obstacle aussi bien à sa personnalité existentielle qu'à sa personne sur la voie initiatique. Car, pour l'une comme pour l'autre, c'est du "petit moi" que viennent ces obstacles. Le *hara* fait disparaître la tenace suprématie du "petit moi". Alors, aux moments critiques, ce que nous avons et savons, ce dont nous sommes capables, est à notre disposition. Dans la maladie, par exemple, les forces de la nature qui travaillent à la guérison ne sont pas contrariées par l'angoisse du "moi". Sur le chemin initiatique l'Homme qui a réussi à réduire dans le *hara* les tendances opiniâtres du "moi" est libre de témoigner de l'Être, même dans son corps.

Lorsqu'on dit du *hara* qu'il est le « centre juste », il s'agit toujours du centre terrestre. Le noyau de l'homme est et reste le "cœur". S'il est parvenu, grâce au *hara*, à ne plus se centrer dans le "moi", il se découvre fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire fruit d'une maturité qui s'accomplit dans l'unité avec la terre (Éros/Cosmos) et le ciel (Logos).

Un centre axé sur le moi existentiel attache l'homme au contingent. Il doit s'affranchir de l'hégémonie du "moi" pour ouvrir la porte à son Être essentiel, c'est-à-dire à l'absolu. D'autre part, la maîtrise sereine du *hara* libère l'accès intérieur au flux de forces universelles auxquelles l'homme participe mais dont il se coupe le plus souvent. Les Japonais appellent « *Ki* », universelle, cette force située dans le *hara*. Nous y avons part mais, à la différence de la force de volonté, nous devons apprendre à l'accueillir et non à la "faire". Lorsque nous réussissons à la recevoir, nous pouvons réaliser sans effort bien des actions dont, sans elle, nous serions incapables.

p. 149

Le mot "maître" peut désigner trois choses : le maître éternel, le maître en chair et en os, et le maître intérieur.

Le maître éternel est un symbole de la vie que l'on considère comme une image primordiale, une idée, un archétype. Le maître physiquement présent est l'incarnation de cette idée dans la réalité historique. Le maître intérieur, éveillé en un sujet comme une promesse, une expérience et une mission, est la potentialité d'actualisation du maître éternel en une forme vivante.

Le "maître" — qu'il soit une idée, une réalité vivante ou un appel intérieur — « signifie toujours la Vie faite homme, la Vie surnaturelle qui s'engendre elle-même perpétuellement, manifestée sous la forme humaine.

p. 180

Le Maître Intérieur

Chaque fois que, dans ce travail commun du maître et de l'élève, l'Être entre dans l'existence et que, selon le mode humain, le surnaturel est devenu le monde, cela se passe sur deux plans. Il en est de même chaque fois qu'un disciple passe le seuil de la transformation vers la Voie dans la disposition d'esprit qui, petit à petit, lui permet de

libérer la vérité qui l'habite et de témoigner toujours davantage de la Vie. Le premier de ces plans est celui du monde extérieur, spatio-temporel, où le maître entre en jeu dans la rencontre entre un Homme véritable et un autre, l'élève. Le second est l'espace intérieur du disciple lui-même. Là, le maître ne rencontre pas le disciple du dehors, il est pour lui une instance intérieure. Élèves et maîtres intérieurs, nous le sommes tous nous-mêmes du fait de notre origine non finie. Nous le sommes à cause de notre malaise et par la force de notre Être surnaturel tendant à la réalisation en une forme existentielle. Ainsi le maître intérieur est la condition préalable de la recherche, de la découverte et de l'action d'un maître vivant.

Celui qui atteint la maturité de la voie et réclame un maître parce qu'il a besoin d'être guidé, mais ne trouve personne autour de lui qui corresponde à son exigence, doit savoir qu'existe en lui l'archétype du maître intérieur, c'est-à-dire lui-même en tant que maître intérieur. S'il ne le possédait pas il ne pourrait pas non plus trouver un maître au dehors. Même s'il le rencontrait, il ne le reconnaîtrait pas. Ce maître intérieur est la potentialité inconsciente de l'homme que l'on pourrait et devrait être et tend à son actualisation consciente. Pressentir, reconnaître et accepter le maître intérieur, c'est-à-dire cette potentialité, suppose un certain niveau d'évolution.

p. 181-82

Le Maître Vivant

Le mot "maître" signifie, lorsqu'il s'agit d'une figure historiquement réelle, un homme chez lequel la Vie est pleinement présente. Elle s'est imposée à son expérience et à sa connaissance, elle est là comme une force agissante sous une forme corporelle. Chez le maître, la Vie est, dans l'espace de l'humain, devenue consciente d'elle-même en une vérité vécue, sa liberté créatrice libérée, sa force constamment régénératrice dirigée vers une transformation que rien ne peut arrêter.

Ainsi le maître vivant est une forme parfaite de l'être humain et un accomplissement de la Voie, arrivé parce que ne s'atteignant jamais lui-même, ne s'arrêtant jamais car il a abouti sur la voie.

Instrument de la vie supérieure qui le marque de son empreinte, le charge de sa force et le maintient orienté vers elle, le maître est la manifestation du surnaturel dans un Homme parvenu à la maturité de l'Être. Il est au-delà de ce qui gêne l'éclosion de la Vie. Il incarne, bien qu'il reste entièrement homme, un rang au-dessus de l'humain. Sa pensée et ses actes ne sont plus dominés par l'ordre et les exigences sociaux, moraux ou théologiques du monde, car il se trouve dans la liberté du surnaturel. Le maître peut respecter l'ordre du monde, mais il ne lui est pas soumis. Il est donc souvent un élément subversif.

p. 183

Le maître ne correspond pas à la conception idéale de « l'honnête homme ». Il ne coïncide pas avec l'image de ce que l'on doit être selon les valeurs tirées du beau, du vrai et du bien. Ce qui émane du maître est abominable aux yeux du "bourgeois" et celui-ci est la cible constante des flèches acérées du maître : Le maître n'est pas un

élément de stabilité mais une figure révolutionnaire. On ne sait jamais ce qui va se passer. Il est imprévisible et contradictoire comme la vie. Il n'apporte pas la paix mais le glaive.

Le maître est la vie, avec le mourir qui précède une nouvelle vie, (possiblement)* “dangereux”, incompréhensible et dur (parfois !)*. L'homme tend vers la sécurité et l'harmonie. Pour qui vit bien installé le maître est alarmant ; il renverse ce qui passe pour solide, détache ce qui se lie. Car il veut aller de l'avant et non se fixer, marcher et non arriver, transformer et non parachever. La vie n'est qu'un passage. Le maître fait de la vie un perpétuel voyage.

* notes ajoutées par le transcripteur, car il faut bien préciser le cadre de l'action de l'authentique “maître” qui sera toujours en fonction de son interlocuteur dans son positionnement de leur relation strictement personnelle !

p. 183-84

L'Être se manifeste dans le maître en sa triple unité. Par sa force primitive et sa puissance plus forte que la mort, il incarne la plénitude de l'Être. A travers lui, sans qu'il “fasse” quelque chose, agit la loi de l'Être, visible dans sa qualité insigne. Et il incarne l'unité de l'Être par son union fondamentale avec tout vivant, par la profondeur de son humanité et d'un amour qui n'a plus grand-chose à voir avec un “sentiment”. C'est la marque du degré auquel il est parvenu. Ainsi les trois qualités primordiales de l'Être essentiel sont le propre du maître : puissance, rang et niveau

p. 184

Au seuil de la salle d'exercice sont inscrits en grosses lettres les mots « ...*tout ou rien...* ». En passant ce seuil le disciple abandonne tout. En revanche, il comprend aussi que le maître ne le soumettra pas à une volonté arbitraire. La sagesse qui l'observe et va droit à son Être essentiel se saisira de tous les moyens pour l'amener à la Vie. Car le sens du mourir qui lui est sans cesse imposé n'est pas la mort mais la Vie qui est au-delà de la vie et de la mort !

p. 186

Les domaines du témoignage

Partout où la vie est encore saine ou l'est redevenue, elle est transparente à une Vie supérieure. Cette transparence à ce qui, en nous, tend à manifester l'Être divin est la finalité de toute évolution spirituelle. Elle devient pour l'homme vieillissant, s'il conserve sa maturité, le but véritable et enfin unique de son existence.

Avec l'âge, l'intérêt comme aussi la dignité d'un homme ne dépendent plus d'une activité tournée vers le monde mais de la transparence à l'Être divin qui l'habite. Il brille à travers lui comme une lumière intérieure faite de force surnaturelle, de sagesse et de bonté. Sans que cet homme agisse, au-delà de toute action ou non-action, émane de lui le rayonnement d'une humanité parvenue à sa maturité.

p. 206

Les domaines du témoignage

Une vie ne peut s'accomplir, en son sens le plus profond, que si jusqu'au bout elle reste un enrichissement et une maturation. En revanche, tout arrêt, tout maintien tenace du devenu, de certaines idées que nous nous faisons de notre vie et de son but en particulier, nous ferme à ce qui, venant de notre Être profond, cherche à se faire jour en nous et à travers nous. Le fait de s'endurcir contre l'aspiration de son propre cœur entraîne une irrémédiable angoisse et la vie s'achève dans une amertume sans espoir. Lorsqu'un homme accepte de vieillir, qu'il reste jusqu'à la fin prêt à se transformer, il sent que l'affaiblissement de ses forces naturelles peut faciliter en lui l'éclosion du surnaturel. S'il lâche prise et s'y abandonne, la voix intérieure d'une Vie plus haute lui parlera et, quand il saura l'écouter, il sera comblé par cet accent nouveau de la vie. Lorsque le cœur se défait de toutes les choses auxquelles il tenait, il commence à découvrir une plénitude et une force qui ne sont pas de ce monde. Malgré la pauvreté, la maladie ou la solitude, ce secret apporte richesse, appui et protection. L'entourage s'étonne alors de voir le vieillard changer et s'éclairer singulièrement. Au lieu de devenir dur, amer et fermé, d'être à lui-même et aux autres un fardeau, il gagne de plus en plus en gaieté et en bienveillance.

p. 206-07

En prenant intimement conscience de l'Être surnaturel qui manifeste son origine céleste et se fait maintenant jour en lui, il devient un autre homme, bienfaisant à lui-même et aux autres. Grâce à ce témoignage de l'Être divin et de sa présence intérieure, l'âge se parfait en une humanité mûrie. Elle porte des fruits de bénédiction qui, sans effort, spontanément, se détachent de lui comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Ce fruit est l'œuvre secrète de la voie intérieure.

Toute la réalité de ce monde, dans la mesure où l'homme la saisit et la maîtrise, n'est que le "profane", le vestibule du temple d'une réalité plus profonde.

p. 207

L'homme vieillissant vit orienté vers la mort. Sa manière de l'accepter révèle son degré de maturité.

La venue de la mort annonce l'approche de la Vie d'où nous venons, à laquelle nous retournons et qui, même pendant le temps de notre existence, ne nous a jamais écartés d'elle. Mais ce qui, durant la vie, touchait le plus souvent notre seul inconscient tend, l'âge venant, à pénétrer toujours davantage notre conscience. Et c'est vieillir bien que d'accueillir cette prise de conscience. A la fin s'illumine de plus en plus le but de la forme terrestre : être l'instrument qui, même dans son opposition avec l'Être, l'amène à s'exprimer.

p. 208

Le mourir et la mort

La façon de mourir dépend de la manière dont on a vécu. Les morts sont aussi

différentes que les vies car l'attitude devant la mort reflète l'attitude devant la vie. Quand celle-ci touche à sa fin, ce qu'un Homme entendait par “vie” devient apparent et l'on peut observer si, en fin de compte, il l'a vécue selon son origine céleste ou selon son origine terrestre.

S'il pense que la vie dans l'espace et le temps est tout, sa souffrance n'a pas de sens et la mort est seulement l'ennemie. Il a peur d'elle. Mais si, à travers cette vie dans l'espace et le temps, il a déjà appris à pressentir l'autre vie, la vie surnaturelle, l'existence dans le temps sera déjà une confirmation de la Vie qui est, dans et au-delà de tous les temps, au-delà de la vie et de la mort. L'existence tend vers la Vie qui transcende la mort. Pour que cette Vie naisse en lui, cependant, l'homme doit laisser s'éteindre sa vie dans le temps. Il en est déjà ainsi pendant l'existence et c'est le véritable sens de tout mourir, de la mort physique aussi. Dans la conscience de l'être humain, la Vie croît, à travers la vie et le mourir, dans la mesure où la conscience se dégage de sa perspective existentielle. Par son origine céleste, l'homme appartient à la Vie qui est au-delà de cette existence intimement habitée par la mort.

p. 208

« L'Homme et sa Double Origine » K. Graf. Dürckheim - “Spiritualité vivante”
Éditions Albin Michel © 1996